

Il n'y a rien de gai, rien de souriant, comme le début d'un voyage, et je me rappelle avec quelle joie, dans mon enfance, j'entendais le hennissement des chevaux attelés à la lourde voiture qui allait nous emporter, moi et des compagnons aimés, loin de la maison qui m'était pourtant chère ! Avec quelle fièvre je contempiais, du quai de départ, les wagons pesants et immobiles qui allaient bientôt voler sur les rails. Quelle ivresse me causaient le sifflement aigu de la machine, la vue de son noir tuyau, le son de la cloche, le cri des employés, le mouvement et le bruit qui se faisaient autour de moi ! Je me rappelle ces choses, et je tressaille encore au souvenir de ces jeunes et lointaines impressions !

Il se passe quelque chose de semblable au début du voyage de la vie. On a seize ans. On va partir. L'heure du départ est pleine d'ivresse. C'est l'oiseau qui ouvre ses ailes et qui s'élance à plein vol dans les profondeurs bleues !

On marche gaiement, avec confiance, avec audace. On chante. Ici et là, on s'arrête pour cueillir une fleur, pour écouter un chant d'oiseau, pour suivre des yeux une feuille emportée par le courant d'un ruisseau. On n'est pas seul, d'ailleurs ; des amis, des frères sont là, qui partagent notre joie, comme ils partageront plus tard nos fatigues et nos dangers.

Mon Dieu, j'ai déjà marché longtemps dans ce chemin de la vie, longtemps surtout si les années doivent se compter par leur poids encore plus que par leur nombre ! Les premiers jours ont été doux, et j'avais comme les autres la joie sur le front et des chants sur les lèvres : et personne ne s'engagera jamais dans les sentiers de l'avenir d'un pied plus ferme et plus hardi que ne le fut alors le mien ! Mais je sais aujourd'hui de quel prix et de quelles fatigues il faut payer la gaieté des premiers pas et l'ivresse du départ.

Que de fois, tout en sueur, les mains ensanglantées, ai-je gravi des sommets âpres et brûlants ! que de fois,